



Contrepoint
Contrepoint
Contrepoint
Contrepoint

Contrepoint • No.7 • 2022

La revue européenne
des traducteurs
littéraires du CEATL

Sommaire

- Le mot de la rédaction** 3
- Le « Compagnon » du CEATL : un nouveau centre de ressources en ligne** 5
Iztok Ilc
- Une trouée dans les nuages : Traduire la poésie japonaise** 8
James Hadley
- Une nouvelle plateforme en ligne pour les traducteurs littéraires** 13
Entretien avec la responsable de Babelkat Gesine Schröder
- La traduction littéraire peut-elle être enseignée ?** 17
Ros Schwartz

- Des chambres à eux :** 21
**De nouvelles résidences pour
soutenir les « petites » langues
des Balkans occidentaux**
Monica Dimitrova, Yana Genova
& Neva Micheva
- « Les traducteurs littéraires préservent
la richesse de la langue slovène »** 25
Entretien avec Vesna Velkovich Bukilica
- Préserver le patrimoine littéraire
multilingue de l'Europe** 30
**Conclusions du rapport de l'UE
« *Translators on the Cover* » (Les
traducteurs en couverture)**
Juliane Wammen
- Traducteurs pris entre plusieurs feux** 35
**Comment aider nos
collègues d'Ukraine ?**
Hanneke van der Heijden
- La clic-liste du CEATL :** 37
Liens vers le monde de la traduction

Le mot de la rédaction

« Oh, l'Est est l'Est, l'Ouest est l'Ouest, et jamais ils ne se rencontreront », écrivait Rudyard Kipling dans sa Ballade publiée en 1889. Adoptant un point de vue opposé, ce septième numéro de *Contrepoint* porte son regard dans les deux directions, avec le Japon comme horizon le plus lointain. Ainsi, l'article de James Hadley rend compte en détail de la complexité de traduire la poésie nipponne et relate le captivant voyage dans lequel il s'est embarqué avec la poète irlandaise Nell Regan, qui ne sait pas un mot de japonais.

Yana Genova, récemment nommée présidente de RECIT (Réseau européen des centres internationaux de traducteurs littéraires), et ses collègues décrivent le projet *Translation in Motion*. Fondées en 2020 en partenariat avec des centres de traduction de huit pays des Balkans occidentaux, ces nouvelles résidences ont pour objet de soutenir les « petites » langues de la région. « Des chambres à eux » fait l'éloge de ces lieux où traductrices et traducteurs littéraires peuvent aussi bien s'isoler que côtoyer d'autres personnes, dans une communauté d'esprit.

Très personnel et émouvant, le texte de Vesna Velkovich Bukilica témoigne de l'importance de traduire vers une « petite » langue européenne, le slovène, langue à part entière dès le Xe siècle. Avec celui-ci, l'italien et le hongrois,

la Slovénie, jadis comprise dans le multilingue empire austro-hongrois, compte trois langues officielles. Pour Vesna Velkovich Bukilica, cette diversité est « un atout précieux ».

Trois autres articles mettent en avant le travail incessant accompli par des traducteurs pour les traducteurs. Tout d'abord, Iztok Ilc et l'équipe du CEATL ont compilé cette excellente référence qu'est le *Compagnon des associations de traducteurs littéraires*. Le groupe de travail Bonnes pratiques du CEATL, qui l'a conçu à Bucarest en 2018, a mis en accès libre ce guide, sans doute le premier du genre, à l'intention de ceux qui entreprennent de constituer une association. C'est une mine de conseils pratiques, comme vous le vérifierez par vous-mêmes !

Puis Gesine Schroder évoque la création, avec ses coéquipiers Johanna Steiner et Martin Neusiedl, d'une véritable banque de connaissances destinée à la communauté traduisante. Ce fruit d'un travail de longue haleine est accessible sur la nouvelle plateforme en ligne Babelwerk. Encore une ressource incontournable.

Depuis l'ouest du continent cette fois, Ros Schwartz, membre honoraire du CEATL, nous pose dans le troisième article une question sempiternellement épineuse : la traduction peut-elle s'enseigner ? Arguments convaincants

à l'appui, elle justifie le rôle de la formation, qui aide traducteurs et traductrices à développer leurs aptitudes.

Juliane Wammen, membre de la rédaction de *Contrepoint*, passe en revue les principaux points du rapport de l'EU *Translators on the Cover* récemment publié. Espérons que cette somme de travail, et les recommandations qu'elle contient, se traduiront par une amélioration des conditions de travail des traducteurs littéraires.

À l'heure actuelle, tourner les yeux vers l'Europe de l'Est, c'est forcément assister aux atrocités commises jour après jour en Ukraine. L'AG annuelle du CEATL, qui s'est tenue du 18 au 21 mai à Sofia (Bulgarie), a permis une rencontre avec des témoins directs s'exprimant sur les manières dont cette guerre affecte nos collègues. Ostap Slyvynsky, vice-président du PEN Ukraine et Natalia Pavliuk, présidente de l'Association des traducteurs littéraires d'Ukraine (UATI) se sont adressés aux délégués via Zoom, tandis que la traductrice ukrainienne Oksana Stoianova, réfugiée en Bulgarie, était présente en personne.

Nombre d'entre nous étions pourtant certains qu'aucune nouvelle guerre ne surviendrait de notre vivant en ce XXI^e siècle. Or, la tragédie qui se déroule en ce moment porte un triste éclairage sur la fragilité de la démocratie. Raison de plus pour que notre communauté, engagée à sa manière, persiste à diffuser nos cultures en traduisant la littérature de et vers toutes les langues possibles.

Hanneke van der Heijden,
Anne Larchet et Juliane Wammen
editors@ceatl.eu

Traduit de l'anglais par Marie-Christine Guyon



Hanneke van der Heijden est traductrice littéraire et interprète de turc en néerlandais, et autrice d'un [blog](#) sur la littérature turque.

Photo : Collection privée



Anne Larchet est interprète indépendante et traductrice d'espagnol en anglais.

Photo : Martin de Haan



Juliane Wammen est traductrice littéraire d'anglais, de suédois et de norvégien en danois couronnée par un important prix de traduction.

Photo : Tim Flohr Sørensen

Le « Compagnon » du CEATL :

Un nouveau centre de ressources en ligne

Iztok Ilc

Janvier 2022 a vu le lancement officiel du [CEATL Companion for Literary Translators' Associations](#). Conçu à Bucarest par le Groupe de travail bonnes pratiques du CEATL en 2018, ce « Compagnon pour les associations de traducteurs littéraires » est à la fois un centre de ressources destiné aux associations de traducteurs littéraires, qu'elles soient déjà bien en place ou émergentes, ainsi qu'une plateforme d'échange d'idées et d'expériences susceptibles d'aider les traducteurs et leurs associations, en Europe comme dans le monde entier.

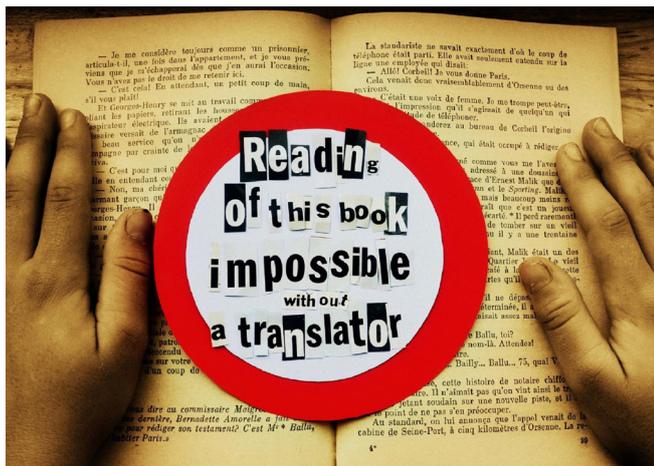
Si les associations de traducteurs littéraires varient en taille et en expérience, elles tendent à partager des objectifs communs et à mener des activités similaires. Bénéficiant de leur ancienneté, certaines disposent de diverses ressources, y compris financières, tandis que d'autres, relativement récentes et de taille modeste, fonctionnent essentiellement sur l'enthousiasme et la passion de leurs membres. Toutes cependant cherchent à améliorer les conditions et les normes de travail des traducteurs, en s'appuyant sur leur créativité et

leur ingéniosité afin de relever les défis auxquels la profession est de plus en plus confrontée, dans un monde où les mérites de la culture sont largement considérés sous un angle strictement commercial. C'est là qu'intervient le « Compagnon » du CEATL, un répertoire de bonnes pratiques et un centre de ressources en ligne destiné à stimuler les efforts des associations et même à étendre leurs réseaux de collaboration.

Le *Companion* est divisé en huit sections, couvrant les étapes fondamentales de la création, de l'animation et du développement d'une association de traducteurs : Démarrage, Recrutement et motivation des membres, Collecte de fonds, Lobbying, Relations avec les éditeurs, Formation permanente, Résidences et Visibilité. Chaque section définit brièvement le sujet abordé, puis présente des exemples de réussite, c'est-à-dire d'expériences concrètes ayant apparemment donné de bons résultats.

Garder ses membres

La section [Getting started](#) (Démarrage) présente les étapes clés de la création d'une nouvelle association et met en avant la réussite de celle d'ARTLIT,



Sur le site Companion

fondée en Roumanie en 2014. Pour qu'une association soit performante, elle a besoin de membres qui s'impliquent activement et durablement. La plupart des associations, sinon toutes, sont confrontées à ce défi. **Recruiting and motivating members** (Recruter et motiver les membres) fournit ainsi des idées pour construire une communauté de traducteurs activement engagés, avec les exemples positifs de l'association polonaise STL et de l'italienne AITI, ainsi que diverses suggestions de rassemblements et de « tables rondes » pour maintenir le lien entre traducteurs. C'est une bataille ardue mais, comme le montrent ces modèles de réussite, qui vaut la peine d'être menée.

L'argent est une question épineuse pour bon nombre d'associations, notamment les plus jeunes et les plus petites. La section **Fundraising** (Collecte de fonds) présente les méthodes les plus courantes de financement d'une association (cotisations ou financement public, par exemple), ainsi que des méthodes plus créatives afin de financer des projets modestes, des ateliers ou des publications de moindre envergure, en sollicitant des sources publiques ou privées, des sociétés

de gestion collective ou des loteries, selon ce que les usages du pays.

En plus de fournir des financements, les institutions publiques responsables de la vie culturelle prennent des décisions clés qui affectent directement les moyens de subsistance des traducteurs. Il est donc crucial pour les associations d'avoir leur mot à dire dans les processus de décision. C'est ici que la section **Lobbying** entre en jeu : les associations doivent posséder une bonne connaissance de la législation régissant leur domaine, ainsi que des outils à leur disposition pour y opérer des changements favorables. Cette tâche peut sembler difficile, voire futile dans les pays où les institutions manifestent très peu d'intérêt pour notre cause, mais c'est précisément là que le lobbying et la promotion sont les plus urgents.

La formation continue : un élément essentiel

Sachant qu'une grande partie du processus d'apprentissage de la traduction littéraire émerge de la pratique, le *Companion* propose également des sections visant les traducteurs eux-mêmes, c'est-à-dire le renforcement de leurs compétences et l'élargissement de leurs connaissances. La formation continue aide les associations à s'impliquer activement en proposant aux traducteurs des opportunités de développement en dehors du système éducatif traditionnel, organisées et encadrées par des professionnels chevronnés. Celles-ci peuvent prendre la forme de séminaires ou d'ateliers, de programmes de mentorat ou de simples échanges de connaissances et d'expériences entre pairs. Parmi les exemples de réussite présentés dans cette section, on trouve



Iztok Ilc est un traducteur littéraire du français et du japonais vers le slovène. Titulaire d'une Licence en Langue et Littérature françaises, ainsi qu'en Études japonaises de l'Université de Ljubljana, il est le premier délégué du CEATL pour l'Association slovène des traducteurs littéraires DSKP où il est également membre du conseil d'administration. Parmi les traductions récentes d'Iztok Ilc figurent des œuvres de Shuntaro Tanikawa, Minae Mizumura, Shusaku Endo, Catherine Cusset et Michel Houellebecq.

Iztok Ilc
Photo : Roman Šipić

le nouveau programme d'assistance de l'AELC destiné aux traducteurs travaillant avec le catalan, ainsi qu'une liste de divers séminaires résidentiels pour les traducteurs littéraires.

La croissance et l'impact d'une association, ainsi que toutes ses activités – qu'il s'agisse de recruter des membres, collecter des fonds, faire du lobbying ou du réseautage – dépendent de sa visibilité. La section **Visibility** regorge ainsi d'idées et d'exemples de réussite, dont beaucoup ont été gracieusement fournis par l'association croate DHKP.

Une plateforme ouverte et collaborative

Vous trouverez toutes ces informations, ainsi que bien d'autres contenus (par exemple, sur les résidences ou l'établissement d'un dialogue avec les éditeurs), en visitant le **site internet du Companion**. La plateforme étant à la fois ouverte et collaborative, le groupe de travail qui s'en occupe

recueillera régulièrement des histoires de réussite similaires auprès des membres du CEATL. En outre, toutes les associations, qu'elles fassent partie ou non du CEATL, sont également chaleureusement encouragées à partager leurs propres expériences, ainsi que leurs questionnements et commentaires via le **formulaire de contact** du site.

Le *CEATL Companion for Literary Translators' Associations* n'aurait pas pu voir le jour sans le travail acharné et le dévouement des anciens et actuels membres du Groupe de travail bonnes pratiques (par ordre alphabétique) : Lavinia Braniște, ARTLIT (Roumanie), Iztok Ilc, DSKP (Slovénie), Kalina Janeva, MATA (Macédoine), Ika Kaminka, NO (Norvège), Francesca Novajra, AITI (Italie), Simina Popa, ARTLIT (Roumanie), Eva Valvo, STRADE (Italie), Ela Varošaneć, DHKP (Croatie) et Shaun Whiteside, TA (Royaume-Uni).

Traduit de l'anglais par Olivier Lebleu

Une trouée dans les nuages :

Traduire la poésie japonaise

James Hadley

En février 2021, j'ai publié en collaboration avec la célèbre poète irlandaise Nell Regan *A Gap in the Clouds: A New Translation of the Ogura Hyakunin Isshu* [« Une trouée dans les nuages : une nouvelle traduction de l'Ogura Hyakunin Isshu »], fruit de plusieurs années d'un dur labeur dicté par notre amour pour ces textes.

L'Ogura Hyakunin Isshu est de loin le recueil de poèmes le plus connu au Japon. Il est constitué de cent tanka, dont chacun est l'œuvre d'un poète différent. Le tanka, également appelé waka, est le plus lointain prédécesseur du haïku, plus connu de nos jours. Le haïku, avec son célèbre agencement de syllabes 5-7-5, a été développé au XVIIe siècle par des poètes renommés comme Matsuo Bashô (1644-1694), qui a composé l'emblématique « Old Pond » (« Vieil étang ») :

古池や蛙飛び込む水の音
(furu ike ya kawazu tobikomu mizu no oto)

Ce que je pourrais traduire comme suit :

An old pond
a frog jumps in
the sound of water¹
[Un vieil étang
une grenouille plonge
le bruit de l'eau]

Ou encore Ueshima Onitsura
(1661-1738), qui a écrit :

山里や井戸のはたなる梅の花
(yamazato ya ido no hata
naru ume no hana)

dont je propose la traduction suivante :

Over a mountain village's well
a banner –
a plum tree in bloom
[Au dessus d'un puits de
village de montagne
un drapeau –
un prunier en fleur]

¹ Pour la traduction française, nous n'avons pas repris les traductions publiées, qui accusaient parfois des différences trop marquées avec la traduction anglaise proposée par James Hadley. Nous avons donc opté pour une traduction française « littérale » de la traduction anglaise. [NdT]

Comme le montrent ces exemples, l'agencement 5-7-5 en japonais est un dispositif formel qui définit le caractère général du poème. Il n'implique cependant pas de sauts de ligne ni de ponctuation comme on le voit souvent tant dans les traductions anglaises de haïkus que dans les haïkus directement écrits en anglais. Cela vaut aussi pour le tanka, qui obéit à un schéma 5-7-5-7-7.

Tanka – un instant unique

Le tanka a acquis ses lettres de noblesse au IX^e siècle, à l'époque où le japonais écrit n'avait pas de syllabaire propre et dépendait entièrement des caractères chinois pour représenter les termes japonais, et ce de manière combinée – idéographique et phonétique. Dans les faits, le japonais écrit était du chinois classique par procuration. À l'époque, en effet, écrire constituait un grand privilège : pour écrire ou lire en japonais, il fallait avoir le loisir d'acquérir au préalable une solide compréhension du chinois classique écrit. Les cent tanka de l'*Ogura Hyakunin Isshu* ont été composés par des figures historiques ayant vécu entre le début du VIII^e et la moitié du XIII^e siècle. Parmi elles on trouve des empereurs et impératrices, des dames d'honneur, des prêtres, des ministres, et même Murasaki Shikibu, l'autrice du *Dit du Genji*, que Martyn Lyons considère comme le premier roman de la littérature dans son ouvrage *Books : A Living History*² (2011). Étant pour beaucoup des membres éminents du clan Fujiwara, alors politiquement dominant, nombre de ces personnalités étaient d'ailleurs apparentées. Aussi, bien que l'*Ogura Hyakunin Isshu* soit devenu en quelque sorte une institution nationale au fil des siècles, ces poèmes saisissent



Illustration tirée de *A Gap in the Clouds*

un instantané des préoccupations d'un minuscule échantillon du sommet de l'élite de la société médiévale japonaise.

Du reste, l'instantané est une bonne métaphore du poème en général dans la mesure où, à l'instar du haïku, le tanka pourrait être décrit comme une façon de dépeindre un moment unique dans le temps, souvent chargé de sous-entendus émotionnels implicites ou explicites, ainsi qu'on le voit dans ce poème de Harumichi no Tsuraki :

山川に風のかけたるしがらみは
流れもあへぬもみぢなりけり
(yamagawa ni kaze no kaketaru shigarami
ha nagare mo aenu momiji nari keru)

Que nous avons traduit comme suit :

The wind builds a dam
with maple leaves –
blown one-by-one
they clog the flow
of this mountain stream
[Le vent forme un barrage
avec des feuilles d'érable –
chassées une à une

² Traduction française : *Le Livre. Une histoire vivante*, [sans nom de traducteur], Ouest France, 2011.

elles obstruent le cours
de ce ruisseau de montagne]

Très souvent, les poèmes expriment la nostalgie, la mélancolie ou la contrariété plus que la passion ou l'exultation comme on le trouve plus fréquemment dans d'autres traditions poétiques. Et ce schéma, ainsi que nous l'avons découvert en cours de traduction, reflète la place centrale de la poésie chez les élites japonaises au Moyen Âge, la façon dont on faisait la cour à l'époque et la précarité de l'existence des poètes. Pour ce petit groupe, la poésie représentait un élément essentiel du capital social, un seul poème pouvant faire ou défaire une carrière et des relations. Les hommes comme les femmes se servaient des poèmes comme d'un mode d'expression émotionnel lorsqu'ils courtoisaient l'objet de leur flamme. Cela étant, contrairement à ce qu'on pourrait croire, les partenaires potentiels semblaient plus sensibles à la fragilité et à la faiblesse du poète qu'à ce qui aurait pu le placer en situation de pouvoir ou de suprématie. Qui plus est, compte tenu de leur position sociale, ces individus menaient une vie soumise à des règles et à des rituels très contraignants. Quitter sa résidence était toute une affaire et nécessitait une escorte. Dès lors, si la poésie faisait assurément aussi office de divertissement, elle nous donne un aperçu de l'état d'esprit du poète lorsqu'il se dépeint en train de regarder par la fenêtre, par exemple.

Un voyage commun

Le voyage qu'a représenté la traduction de ces poèmes a aussi été un voyage de découverte, car comprendre le contexte de leur composition nous a permis d'interpréter les schémas et les thèmes qui apparaissaient dans le recueil. Avant

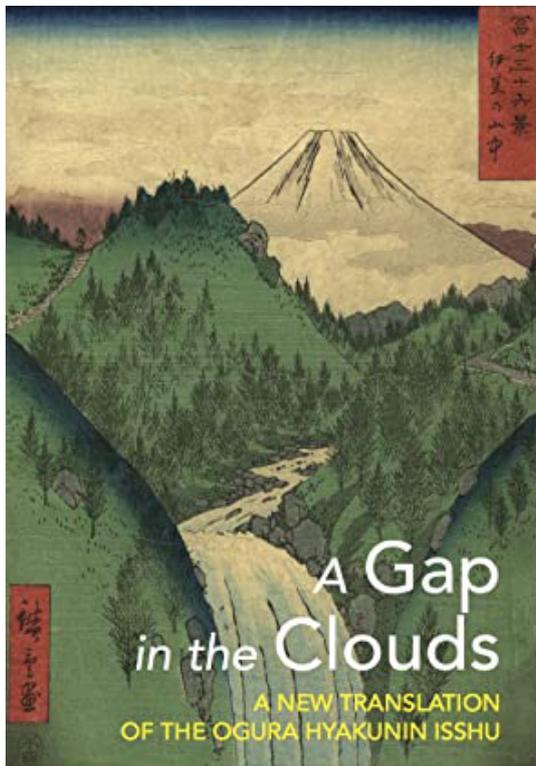
que nous nous embarquions dans ce voyage commun, Nell Regan avait déjà publié plusieurs recueils de poèmes et elle était également familière de la traduction entre l'anglais et l'irlandais. En revanche, elle ne connaissait pas le japonais. De mon côté, j'avais une certaine compréhension du japonais, mais mes capacités poétiques en anglais restaient limitées. De ce fait, sur le papier du moins, nos compétences respectives se complétaient.

« L'instantané est une bonne métaphore du poème en général »

Je prenais chaque poème et en proposais plusieurs traductions à Nell afin de lui donner l'image la plus claire possible du texte japonais. Je voulais lui faire comprendre le poème dans sa littéralité. Je les traduisais donc en une seule phrase, que j'accompagnais d'un copieux appareil de notes sur le contexte culturel et les jeux de mots. Par ailleurs, j'indiquais le découpage syllabique et les sens particuliers de chaque « portion ». Je lui fournissais également une translittération afin de lui donner une idée de la sonorité du texte.

Nous nous retrouvions toutes les semaines pour travailler. Je commençais par lire les poèmes à Nell et je la guidais dans les images et les effets produits. Ensuite, elle apportait plusieurs versions anglaises dont nous discutons.

En dehors de la distance culturelle évidente qui existe entre le Japon médiéval et l'Irlande contemporaine, une des principales difficultés que nous rencontrons presque à chaque poème résidait dans l'emploi abondant que fait le japonais classique des particules pour introduire la complexité. Quand l'anglais et d'autres langues européennes se servent des adjectifs pour suggérer l'émotion accompagnant une action, le japonais classique utilise plus fréquemment ces petits mots non directement traduisibles qui ajoutent des strates de sens à un énoncé.



Translated, with an Introduction, by
JAMES HADLEY & NELL REGAN

Couverture de *A Gap in the Clouds*

Dans le poème suivant, par exemple, le poète fait largement appel aux particules, mais les trois derniers mots, qui sont tous des particules, interagissent pour créer des strates de sens complexes :

難波瀾みじかき芦のふしの間も逢
 はでこの世を過ぐしてよとや
 (Naniwagata mijikaki ashi no
 fushi no ma mo awade kono yo
 wo sugushi teyo [3] to ya)

La particule *teyo* indique que le locuteur exprime une opinion accompagnée d'une forte émotion. La particule *to* réagit à ce qui précède. Le *ya* signale que l'auteur n'est pas sûr de ce qu'il vient d'énoncer. Le sens serait donc à peu près : « could it really be the case that...?! » (« Se pourrait-il vraiment que...?! ») Le reste du poème fait également un grand usage des particules, de sorte qu'une image complexe peut s'élaborer avec un nombre relativement réduit de syllabes, alors qu'elle exigerait beaucoup plus de mots en anglais. Voici une traduction très peu poétique de la ligne citée plus haut : « Could it really be the case that the length of time that has passed without us meeting in this world is [as short as] the space between the nodes on the reeds in Naniwa lagoon? » (« Se pourrait-il vraiment que la durée du temps qui s'est écoulé sans que nous nous rencontrions en ce monde soit [aussi courte] que l'espace entre les nœuds des roseaux du lagon Naniwa? ») Dans *A Gap in the Clouds*, nous l'avons traduit comme suit :

See the reeds of Naniwa lagoon,
 that brief span between
 each notch – are you saying
 we've only been apart that long?
 Already it's another world!
 [Vois les roseaux du lagon Naniwa,
 ce bref espace entre
 chaque encoche – tu dis
 que notre séparation n'a
 pas été plus longue?
 C'est déjà un autre monde !]



James Hadley est Ussher Assistant Professor en traduction littéraire au Trinity College de Dublin et directeur du master primé « MPhil in Literary Translation ». Il est également responsable du projet QuantiQual, généreusement doté par le programme COALESCE du Conseil irlandais de la recherche.

James Hadley
Photo : Collection privée

Observer Nell juger de ce qu'il fallait dire, omettre ou suggérer par la ponctuation a été pour moi une expérience éclairante, dont je sens qu'elle a influencé ultérieurement ma façon de traduire en général, y compris la prose. Ainsi que je m'en suis rendu compte, j'avais tendance à supposer que le lecteur ne pourrait pas comprendre si je n'étais pas explicite. Cependant cette façon de condenser des concepts complexes, pourvus de multiples strates de sens, dans un espace réduit et de produire ainsi un effet poétique m'a montré l'intérêt d'en dire moins dans la traduction. La question n'est pas la perte ou le gain, mais la marge de manœuvre que l'on donne au lecteur pour qu'il se forge son interprétation à partir de ce qu'on est capable de lui fournir. Si tout est exposé, il lira de manière passive. Mais si l'on s'abstient de relier tous les points, on associe le lecteur. Spontanément, on a l'impression

que si l'on procède de la sorte, le lecteur retirera du texte une impression fautive. Mais dans le cas de l'*Ogura Hyakunin Isshu*, vouloir traduire mot à mot relève du fantasme. Même si l'on met de côté l'idée de traduire le poème par un poème, les éléments de base des deux langues sont si différents que toute traduction sera nécessairement une extrapolation. L'éventail et la diversité des interprétations inhérents à ces poèmes apparaissent clairement si l'on compare nos traductions avec d'autres, par exemple celles de Peter MacMillan, dans *One Hundred Poets, One Poem Each : A Treasury of Classical Japanese Verse* (2018). Dès lors, est-il important que le lecteur retire les mêmes impressions que moi du sens sous-jacent du poème ?

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner

Une nouvelle plateforme en ligne pour les traducteurs littéraires

Entretien avec la responsable de Babelkat, *Gesine Schröder*

La nouvelle plateforme en ligne *Babelwerk*, basée en Allemagne, a vu le jour en janvier 2022, lors d'un lancement organisé au *Literarisches Colloquium Berlin*. Contrepoint s'est entretenu avec l'une de ses responsables, *Gesine Schröder*, chargée de la base de données *Babelkat*.

Quel est le principal objectif de la plateforme *Babelwerk* et comment vous y êtes-vous pris sur le plan pratique ?

L'idée qui a donné naissance à *Babelwerk* est venue de Marie Luise Knott, du Fonds allemand des traducteurs, le *Deutscher Übersetzerfonds* : elle a proposé de créer une plateforme rassemblant « les connaissances des traducteurs littéraires ». Fin 2020, une séance de brainstorming

a été organisée avec des experts afin de donner forme à cette suggestion : quel type de connaissances voulions-nous présenter, à qui et sous quels formats ? La plateforme aurait besoin de plusieurs sections pour couvrir la production, la présentation et la documentation des connaissances à l'intention de publics divers. Johanna Steiner, chargée de coordonner le projet, a fait appel à moi en tant que contributrice freelance pour créer et développer la base de données bibliographique, *Babelkat*. Le Fonds allemand des traducteurs assure l'acquisition, l'édition et la gestion des contenus et fournit le cadre organisationnel du projet.

À l'heure actuelle, une équipe éditoriale constituée de Johanna Steiner, Martin

Neusiedl et moi-même et épaulée par un comité consultatif dirige les trois sections de Babelwerk : la revue *Konterbande*, dans laquelle nous publions des essais, des articles et des informations du monde entier ; la rubrique *Handwerk*, collection de ressources en ligne pour les traducteurs littéraires ; et la base de données bibliographique *Babelkat*.

Le développement, qui a duré un an, et la première année de fonctionnement ont été financés par le programme de subventions « Neustart Kultur » (« Redémarrage culturel ») mis en place par le ministère fédéral de la Culture et des Médias durant la pandémie.

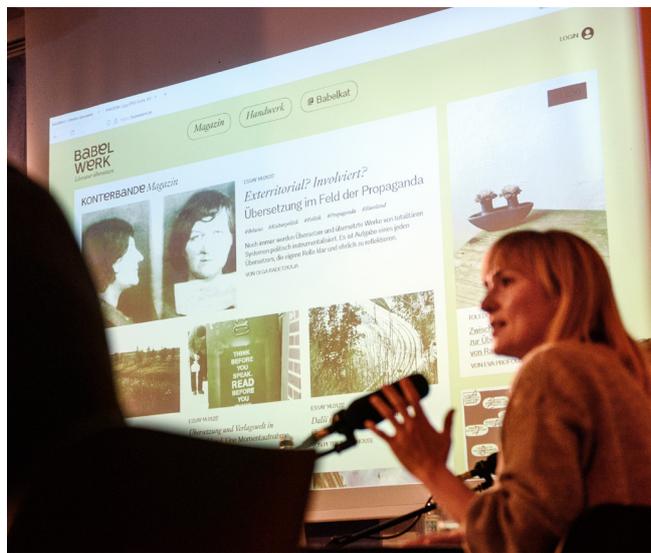
À qui destinez-vous Babelwerk et qu'espérez-vous offrir à ses utilisateurs ?

Conformément au projet initial, Babelwerk est devenu une plateforme qui recense et présente les ressources existantes pour les traducteurs littéraires et publie des contributions qui enrichissent le fonds.

Nous espérons que Babelkat se révélera un outil de recherche utile pour les professionnels, car il rassemble, relie et associe les ressources en les regroupant en un seul lieu. Babelkat offre également à ses utilisateurs la possibilité d'organiser et d'annoter leur bibliothèque de recherche privée, ce qui leur permet d'avoir plus facilement accès à ces connaissances pour de futurs projets. Ils peuvent également établir un profil visible en exposant leur domaine de compétence dans ces collections de ressources publiques (appelées *Sammlungen* dans

Babelkat) et en ajoutant leurs propres publications à la bibliographie.

Ouverte à un lectorat plus large, la revue *Konterbande* fait appel au point de vue spécifique des traducteurs littéraires pour proposer des contributions de qualité au débat public sur des sujets culturels, puisant dans le vaste fonds de connaissances que nous acquérons tous au cours de notre vie professionnelle.



Johanna Steiner, coordinatrice du projet, à la cérémonie de lancement de Babelwerk, janvier 2022

Photo: Tobias Bohm

Babelwerk est basé en Allemagne et a été conçu en langue allemande. Comment envisagez-vous de le rendre accessible à un public international ?

Babelkat contient des documents rédigés dans de nombreuses langues et celles-ci continueront à se diversifier au fil du temps grâce à ses utilisateurs. Nous n'en sommes encore qu'au début, mais structurellement le projet a été pensé pour être au service de multiples communautés linguistiques. Une fois que les fonctionnalités prévues seront

opérationnelles, nous traduirons l'interface utilisateur et commencerons à construire une base plus internationale. Si le concept général remporte du succès, la revue *Konterbande*, par exemple, pourrait accueillir des articles rédigés en d'autres langues que l'allemand.

« **Nous espérons que Babelkat se révélera un outil de recherche utile pour les professionnels, car il rassemble, relie et associe les ressources** »

Quels sont à votre avis les plus grands défis du moment pour les traducteurs littéraires ?

L'économie des petits boulots, l'automatisation croissante et les exigences accrues des donneurs

d'ordre en matière d'efficacité et de rapidité sont en train de modifier les conditions de travail des traducteurs techniques et commencent aussi à affecter celles des traducteurs littéraires. Lorsque les relations de confiance avec les donneurs d'ouvrage se voient supplantées par l'attrait des plateformes de travailleurs précaires et des appels d'offre, la seule façon de sortir du lot est de baisser ses prix. Pour contrer cette tendance, nous voulons donner plus de visibilité à la complexité et à la créativité de notre travail.

Dans le même temps, les traducteurs littéraires s'interrogent de plus en plus sur leur rôle dans un paysage culturel complexe. Nous en voulons pour preuve quelques articles publiés dans *Konterbande* : [Olga Radetzka](#) souligne le danger qu'il y a à devenir partie intégrante d'une machine de propagande culturelle ; [Larissa Bender](#) raconte l'hostilité à laquelle elle a été confrontée dans son travail éditorial de promotion des œuvres d'écrivains syriens ; et [Claudia Hamm](#) réfléchit à la question des choix linguistiques lorsqu'on traduit la littérature postcoloniale. Un examen en profondeur de ce type de sujets nous aidera à endosser notre rôle culturel de façon active et responsable.

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner



Gesine Schröder est traductrice littéraire de l'anglais vers l'allemand. Des activités bénévoles pour la revue *Übersetzen* de l'association des traducteurs allemands, le VdÜ, l'ont poussée à se plonger dans le domaine de l'organisation des connaissances et de la récupération de l'information. Pour Babelwerk elle a conçu une première ébauche de la base de données bibliographique *Babelkat* et œuvre désormais en freelance au développement de cette partie du site.

Gesine Schröder
Photo : Frischefotos

Babelwerk comporte trois sections :

1. La revue *Konterbande*, « Contrebande », s'adresse à un lectorat grand public. Elle accueille des essais sur une grande diversité de sujets liés à la traduction, des articles sur des mots-clés importants et des termes techniques – listés dans « l'alphabet du traducteur » – ainsi que des notes et des comptes rendus de débats internationaux sur la traduction rédigés par un réseau de correspondants.

2. La section *Handwerk* « Métier », est une compilation de liens organisée contenant des ressources importantes

pour les traducteurs. Elle est donc destinée à un public plus professionnel.

3. La base de données bibliographique *Babelkat* contient des métadonnées sur des documents pour et sur la traduction. Plusieurs blogs et revues (dont *Contrepoint*) incluent des références bibliographiques dans leurs articles et leurs posts. Des tags et des annotations ajoutés aux documents facilitent les recherches. Les utilisateurs inscrits peuvent sauvegarder, organiser et exporter le résultat de leurs recherches ou ajouter de nouvelles entrées.

La traduction littéraire peut-elle être enseignée ?

Ros Schwartz

Comme pour la création littéraire, divers courants de pensée s'affrontent sur la question de savoir si la traduction littéraire peut être enseignée. Si un aspirant traducteur possède les deux conditions fondamentales, c'est-à-dire une connaissance approfondie de sa langue et de sa culture d'origine ainsi que d'excellentes compétences rédactionnelles dans la langue cible, sera-t-il en mesure de trouver une formation lui permettant de développer ses capacités de traducteur littéraire ? Soutenant que oui, je vais développer ci-dessous mes arguments. Les points de vue que je présenterai ont émergé de mes observations au cours des ateliers de traduction et des séminaires de formation (dont des universités d'été de traduction littéraire sous l'égide de diverses universités britanniques) que j'ai menés durant la dernière décennie.

La traduction littéraire est une activité solitaire. Personne n'est là pour vous dire quelle est « la bonne manière d'aborder ce défi particulier ». Souvent, les traducteurs sont paralysés par un manque de confiance. Travaillant à l'instinct, le débutant trouvera parfois

une réponse intéressante et créative à un problème épineux, mais se rétractera ensuite parce qu'il n'est « pas sûr que ce soit autorisé » ou parce qu'il « s'éloigne trop de l'original ». Le rôle du mentor ou du tuteur de traduction consiste donc à renforcer la confiance et l'assurance de l'étudiant hésitant. Il s'agit de l'encourager à faire preuve d'audace et à s'approprier sa traduction, tout en étant capable de justifier ses choix, même lorsqu'ils se révèlent discutables.

Avec la prolifération des diplômes universitaires en traductologie à partir des années 1970, les futurs traducteurs sont sortis équipés d'un riche bagage théorique, transmis principalement par des universitaires et rarement par des praticiens. Or, je pense que la formation par ses pairs peut aider à combler le fossé entre l'abstraction intellectuelle et les réalités de l'édition. Certains étudiants épousent une théorie particulière et l'utilisent comme une sorte de caution, l'appliquant à tous leurs travaux dans une approche systématique. Le rôle du mentor est alors de les sevrer de la théorie (à laquelle je ne suis pas opposée, car elle peut fournir un cadre utile pour

structurer notre pratique) et de leur proposer une approche plus nuancée mettant en balance leurs loyautés diverses et parfois contradictoires : envers l'auteur, le lecteur et l'éditeur.

Initiatives de formation

Alors, quel type de formation peut être bénéfique au traducteur littéraire en herbe et même à celui parvenu à mi-parcours de sa carrière ? J'ai participé activement à plusieurs types de formations, qui m'ont toutes été d'une grande utilité.

Ateliers en binôme monolingue

Les participants travaillent en tandem sur le même extrait, se plongeant dans le texte source et discutant des solutions possibles aux défis qu'il présente. Ce dispositif est révélateur dans la mesure où il met en évidence différentes manières de comprendre le texte source et les diverses options de traduction, de validité égale. Il donne aux étudiants (et souvent au tuteur) l'occasion de réfléchir et les incite à ralentir pour remettre en question leurs propres hypothèses et habitudes de travail.

Cliniques de traduction

Animé par un traducteur expérimenté, le principe des « cliniques de traduction » est de faire travailler les participants à partir de différentes langues sources. Chaque personne expose le problème de traduction particulier auquel elle est confrontée, qui peut être une question générique (telle que « les trois protagonistes parlent tous des dialectes différents qui reflètent leur classe sociale / leur origine géographique » ou bien « dois-je conserver les formules honorifiques de la langue source ? » ou encore « quand faut-il – ou pas –

mettre en italique ? »). L'intérêt de ce dispositif est de pouvoir discuter de problèmes de traduction communs et de s'enrichir mutuellement entre traducteurs travaillant à partir de langues très différentes.



*Photo : Maksym Kaharlytskyi
Unsplash*

Le modèle « Vice-Versa »

Voici un atelier bilingue tel qu'il est pratiqué par l'association ATLAS au Centre international de traduction littéraire à Arles. Pendant un stage résidentiel d'une semaine, six participants œuvrant du français vers une langue donnée et six autres traduisant de cette langue vers le français travaillent ensemble sur un extrait de la traduction échue à chaque personne, sous la supervision de deux tuteurs, un pour chacune des deux langues. Il s'agit d'une occasion unique pour chaque participant de recueillir les points de vue des locuteurs de langue maternelle ainsi que les commentaires constructifs de ses collègues. Outre le renforcement de la confiance en soi et le partage des techniques, ces activités de groupe présentent l'avantage de permettre la création

de réseaux et de groupes informels sur les médias sociaux, offrant ainsi un soutien permanent pour chacun. Au-delà des discussions strictement liées à la traduction, les participants acquièrent des connaissances précieuses sur le travail avec les éditeurs et les correcteurs, ainsi que sur le fonctionnement de la chaîne du livre, ce qui constitue un autre aspect essentiel de leur développement professionnel.

Mentorat individuel

À l'instar des apprentissages artisanaux, le mentorat offre aux traducteurs émergents une occasion privilégiée d'apprendre d'un collègue plus expérimenté. Il existe ici une donnée financière : le mentorat prend du temps et le mentor doit être rémunéré. Le Royaume-Uni propose un programme de mentorat bien établi et financé par le National Centre for Writing de Norwich, qui met en relation de jeunes traducteurs et des professionnels de haut niveau. Le mentorat prend la forme qui convient le mieux aux besoins du demandeur, en fonction de l'étape à laquelle il se trouve dans sa carrière. Il peut s'agir d'une analyse détaillée et du remaniement d'une première version de la traduction, ou bien d'une mise en relation avec des éditeurs et de conseils vers la publication.

Le tutorat à distance

C'est la formule proposée par le Centre européen de traduction littéraire, dirigé par Françoise Wuilmart depuis la Belgique. Les tuteurs fournissent des textes à traduire et les travaux des étudiants sont soumis à leur regard critique. Il est également possible d'organiser une session de suivi en visioconférence. L'avantage de ce système est que les étudiants peuvent ainsi travailler sur une série de textes avec plusieurs tuteurs (aux

approches éventuellement différentes, voire diamétralement opposées) et qu'ils peuvent développer leurs compétences sur une longue période, au lieu de s'en tenir à un atelier ponctuel ou un cours à durée limitée.

Une voie à double sens

À tous les traducteurs qui envisagent de se lancer dans la formation ou le tutorat, j'ajouterais que le formateur en tire également d'énormes avantages. Personnellement, le tutorat m'a permis de structurer et de remettre constamment en question ma propre pratique, qui était initialement intuitive. J'ai moi-même évolué en tant que praticienne avec la nécessaire analyse de mon processus de traduction (ce que je fais et pourquoi je le fais) et la découverte de certaines théories, principalement grâce aux écrits de mes étudiants.

Formation des formateurs

Des initiatives sont nées pour « former les formateurs », notamment un séminaire qui s'est tenu pour la première fois lors de l'université d'été du **British Centre for Literary Translators (BCLT)** en 2014 et qui fait désormais partie intégrante de l'université d'été. Durant une semaine, ce rassemblement a mis en présence des tuteurs de traduction afin de réfléchir sur leurs pratiques et de partager les meilleures d'entre elles. On trouve également la conférence de l'**École européenne de traduction littéraire (ESLT)**, qui réunit à nouveau des traducteurs de différents pays participant à des activités de développement professionnel afin de mettre en commun leurs idées. Les formateurs de traducteurs peuvent en outre trouver des conseils utiles dans le **Cadre PETRA-E** pour l'éducation et la formation des traducteurs littéraires, élaboré à des



Ros Schwartz est la traductrice primée de plus d'une centaine d'œuvres de fiction et de non-fiction, notamment d'écrivains francophones contemporains. Elle a été nommée Chevalier d'Honneur dans l'Ordre des Arts et des Lettres en 2009.

*Ros Schwartz
Photo : collection privée*

fins d'enseignement institutionnel, mais également utile pour les praticiens de la formation par les pairs.

Comblant le fossé

Je suis fermement convaincue que les praticiens peuvent jouer un rôle important en comblant le fossé entre le monde universitaire et la traduction sur le terrain. Certaines universités qui le reconnaissent invitent des traducteurs littéraires à donner des masterclasses, des ateliers et des conférences, souvent axés sur les aspects pratiques du travail dans le secteur de l'édition et couvrant des sujets tels que la manière de présenter un projet à un éditeur, le processus de correction, les considérations contractuelles ; ils les encouragent aussi à donner des conférences sur la manière dont ils ont abordé la traduction d'un titre particulier et même à organiser des événements à composante pédagogique, comme des joutes de traduction.

Ainsi, pour répondre à la question de savoir si la traduction littéraire peut être enseignée, je dirais que lorsqu'un aspirant traducteur a des bases solides

dans sa langue et sa culture d'origine, et qu'il sait écrire correctement dans la langue cible, il peut trouver encouragement et assurance auprès de praticiens établis partageant leur savoir-faire et leur expérience. Lorsque j'ai débuté, il y a quarante ans, il n'existait pas de cours de traduction, ni d'ateliers dirigés par des collègues. Mes premières traductions étaient d'une qualité épouvantable. J'ai appris à la dure, sur le tas, grâce à la patience et à la générosité de correcteurs compétents. Malheureusement, de nos jours, la correction peut être très inégale car, depuis l'avènement des nouvelles technologies, les éditeurs ont réduit leur personnel interne, mettant à la retraite des relecteurs expérimentés et perdant ainsi la richesse de leurs connaissances. Je ne souhaite à personne ce douloureux parcours du combattant, et c'est peut-être pour cela qu'aujourd'hui, je m'engage autant à tendre la main aux nouveaux traducteurs, afin de leur transmettre la sagesse et les techniques qui n'étaient pas à ma disposition au début de ma carrière.

Traduit de l'anglais par Olivier Lebleu

Des chambres à eux :

De nouvelles résidences pour soutenir les « petites » langues des Balkans occidentaux

Monica Dimitrova, Yana Genova & Neva Micheva

Translation in Motion, projet cofinancé par le programme Europe créative de l'Union européenne, a été lancé en 2020 pour une durée de trois ans par RECIT, Réseau européen des centres internationaux de traducteurs littéraires, en partenariat avec l'UE et avec un ensemble de centres de traduction de huit pays des Balkans occidentaux. Il a pour ambition d'aider à accroître le nombre, la diversité et la qualité des œuvres littéraires proposées aux lecteurs européens.

Le projet comporte l'organisation, par les partenaires, d'ateliers de traduction en Albanie, en Serbie et en Macédoine du Nord. De plus, RECIT établira une cartographie de toutes les résidences de traduction littéraire en Europe. En 2022, les centres partenaires accueilleront vingt traductrices ou traducteurs littéraires travaillant entre les langues des Balkans occidentaux et d'autres langues européennes.

Pour Andreas Tretner, traducteur allemand du bulgare et du russe, « un traducteur n'a pas besoin de grand-chose. C'est un troglodyte, un homme des cavernes, un ermite. Il/elle lui faut juste un antre où travailler. Dans l'idéal, cet antre doit cependant se trouver à quelques pas du monde extérieur, là où la langue vit et respire ». Les résidences créatives procurent précisément aux traductrices et traducteurs des tanières de ce genre, où se concentrer sur leur œuvre.

Les organismes qui gèrent ces résidences ont pour objet, essentiel à leur mission, d'aider à l'évolution professionnelle et à la reconnaissance des traducteurs et traductrices littéraires. Ceux-ci apprécient non seulement la tranquillité d'une résidence mais aussi, hors les murs, l'interaction culturelle et linguistique. S'y ajoute la possibilité de rencontrer des collègues avec qui avoir des échanges spontanés ou organisés, en se partageant conseils et expériences. Dans la cuisine se nouent des amitiés, se poursuivent des conversations et se nourrissent de nouvelles idées.

Une floraison de nouvelles résidences

Les programmes de résidence pour traducteurs littéraires font depuis longtemps partie du paysage de la traduction européenne. Nombre de ces centres sont membres de RECIT, réseau paneuropéen créé en 2000. Aujourd'hui, un nouveau groupe de résidences est en cours d'éclosion dans l'Europe du sud-est. À l'instar de Goga à Novo Mesto (Slovénie), d'Udruga Kurs

(Albanie), Belgrade (Serbie) et Cetinje (Monténégro) ont élargi leurs activités à celle de résidences de traduction.

Ces centres sont pour la plupart nés de l'initiative d'écrivains et intellectuels de premier plan – comme Vladimir Arsenijević en Serbie, Robert Alagjovzovski en Macédoine du Nord ou Arian Leka en Albanie –, de sociétés littéraires, d'éditeurs ou d'institutions du secteur du livre. Relevant par nature de projets citoyens menés par des organisations culturelles indépendantes, ils bénéficient rarement d'aides de la part d'instances nationales ou locales, lesquelles ne reconnaissent guère l'importance de leur travail. En outre, une incertitude économique extrême rend ces centres vulnérables, car tributaires de financements par projet. Le réseau international Traduki, qui a contribué à leur lancement, demeure la principale source d'aide financière à l'instauration de liens entre agents littéraires et traducteurs dans la région.



Plan des centres de traduction Photo : Next Page Foundation

à Split (Croatie) et de la Maison de la littérature et de la traduction à Sofia (Bulgarie), des associations littéraires de Skopje (Macédoine du Nord), Tirana

Cumul de casquettes

Fondées de plus longue date, des résidences telles que Goten en Macédoine du Nord, Krokodil en Serbie et Poeteka en Albanie offrent un espace à la réflexion créative et contribuent ainsi à la diversité de la traduction en Europe. Situées non pas dans de paisibles petites villes encadrées de nature mais dans des capitales (Skopje, Belgrade, Tirana), elles destinent exclusivement leurs programmes à des traducteurs œuvrant à partir de la langue locale.

En l'absence de programmes publics de vaste ampleur visant à la promotion des littératures nationales – qui, dans d'autres pays, procurent aux traducteurs et autres professionnels du livre des

informations, des livres, des aides à la mobilité, des prix et de nombreuses autres ressources propres à faciliter leur travail – , les nouvelles résidences balkaniques ouvrent une porte d'entrée directe sur la scène culturelle locale. Hôtes accueillants, agents de la littérature du pays, intermédiaires bien informés, elles cumulent les casquettes.

En d'autres termes, si un centre traditionnel offre à ses résidents une retraite créative et des rencontres inspirantes avec d'autres professionnels, les nouvelles résidences représentent également pour eux un tremplin vers la vie culturelle et linguistique du pays, difficilement accessible sans cela.

Pendant sa résidence à Tirana dans le cadre de **Translation in Motion**, **Zuzana Finger**, qui traduit de l'albanais, du tchèque, du slovaque, du serbe et du hongrois vers l'allemand, déclarait : « Séjourner dans le pays est le meilleur moyen de s'imprégner de la langue actuelle et de rester à la page de son évolution, car les dictionnaires [...] deviennent rapidement dépassés. » Elle qui a travaillé, à Poeteka, à la traduction en allemand de poésie albanaise, insiste sur l'intérêt des échanges en vis-à-vis, « précieuses occasions de communiquer directement avec les auteurs traduits, car les conversations de personne à personne sont constructives, associatives et créatives – ce que le travail des traducteurs littéraires est aussi. »

Promotion et protection des « petites » langues

Les résidences permettent de soutenir et de motiver des traducteurs en début de carrière dans des langues peu traduites. C'est ainsi que **Marie Van Effenterre**,

traductrice française, a mené à bien sa toute première traduction d'un roman serbe de Vladimir Tabašević, *Zabluda Svetog Sebastijana*, lors de sa résidence à Krokodil en 2021. Les résidences soutiennent aussi les efforts de traducteurs déjà établis et reconnus. En effet, travaillant sur des littératures peu visibles, ils endossent souvent le rôle d'agents littéraires et de promoteurs d'auteurs, de titres ou même d'environnements culturels tout entiers.

Sonja Dolzan, traductrice slovène qui a travaillé sur le roman *He oдам никаде* de l'autrice macédonienne Rumena Bužarovska, souligne cet aspect du rôle des traducteurs : « Après la résidence, quand je présenterai des œuvres contemporaines à des éditeurs slovènes intéressés par la publication d'auteurs macédoniens, j'aurai plus de succès. »

« Je peux m'isoler tout en baignant dans le milieu le plus propice »

En fonction des particularités locales, les centres de traduction diffèrent par leurs formes de gestion et de financement. Mais ils ont en commun une mission : soutenir le travail créatif des traductrices et traducteurs et lancer de nouvelles passerelles entre pays. Neva Micheva, bulgare, relate avec franc-parler son expérience : « À la question : "À quoi bon louer une chambre à l'étranger pour faire exactement la même chose que



Yana Genova
*Photo : Next Page
Foundation*

Neva Micheva
*Photo : Maison de
la littérature et de la
traduction, Sofia*

Monica Dimitrova
Photo : Irina Fomina

chez soi?», je réponds qu'en résidence, je peux m'isoler tout en baignant dans le milieu le plus propice. Il n'est pas de meilleur endroit pour être à la fois totalement replié et totalement ouvert, échanger des solutions et de nouveaux savoirs, comprendre et se sentir compris, pratiquer d'autres langues, se frotter au monde et rester à l'écoute de la culture. La traduction, c'est tout cela. »

Si les centres de traduction diffèrent à de nombreux égards, toutes les résidences sont les discrètes championnes de la traduction littéraire. Heureusement, leur rôle indispensable se valorise peu à peu, à l'heure où de nouveaux centres naissent à travers l'Europe.

*Traduit de l'anglais par
Marie-Christine Guyon*

Monica Dimitrova est chargée de communication et de visibilité dans le domaine de la culture, avec notamment une expérience dans l'organisation d'événements. **Yana Genova**, spécialiste en gestion culturelle et chercheuse, créatrice de la Fondation Next Page et de la Maison de la littérature et de la traduction de Sofia, préside actuellement le réseau RECIT. **Neva Micheva**, traductrice de l'italien, de l'espagnol, du catalan et ponctuellement du russe vers le bulgare, est une ardente défenseuse des résidences de traduction.

« Les traducteurs littéraires préservent la richesse de la langue slovène »

Entretien avec

Vesna Velkoverh Bukilica

Vous traduisez vers le slovène, une des « petites langues » européennes, c'est-à-dire une langue comptant relativement peu de locuteurs (natifs). Pour les pays dont la langue officielle est une « petite langue », la traduction revêt une importance particulière. Qu'en est-il en Slovénie ?

Il va de soi que la traduction est d'une importance capitale pour la culture d'une nation, quelle que soit sa « taille ». (Imaginez des lecteurs anglophones n'ayant pas accès à la littérature allemande ou russe – ou l'inverse.) Cependant, pour les « petites » langues, la traduction peut jouer un rôle fondamental dans la constitution de leur littérature propre, comme on l'a vu en Slovénie. Cela va au-delà de la diffusion de nouveaux concepts et idées ;

cela nous force à explorer et à affiner nos propres ressources linguistiques.

La Slovénie ayant fait partie pendant des siècles de l'empire d'Autriche avec sa multiplicité de langues, la plupart des gens d'autrefois connaissaient l'allemand, qui était enseigné dans les écoles. Et nombre d'intellectuels – ceux qui tendaient à introduire des idées nouvelles – parlaient ou du moins lisaient aussi plusieurs autres langues. Toutefois, c'est sans doute grâce aux traductions que la langue slovène a réellement puisé dans ses propres ressources, qu'elle a développé ou perfectionné les outils linguistiques nécessaires à une pleine et entière autonomie culturelle, puis politique (ce qui n'est un paradoxe qu'en apparence) –

c'est-à-dire à un nouvel essor venant de l'intérieur. Et à l'heure actuelle, dans un monde visuellement surchargé mais linguistiquement très appauvri, on peut sans exagérer dire que les traducteurs littéraires sont sans doute *de facto* les gardiens les plus efficaces de la richesse originelle du slovène.

Comment cela apparaît-il dans la place des traducteurs au sein de la société slovène (en termes de droits, de rémunération, de statut, etc.) ?

Je me rappelle avoir lu des recensions de livres traduits publiées avant et pendant la Première Guerre mondiale dans des revues slovènes ayant un large lectorat. Souvent, le critique témoignait d'une attention prodigieuse aux détails de la traduction (allant jusqu'à proposer le cas échéant d'autres solutions bien étayées – en se plongeant à la fois dans la langue source et dans la langue cible).

De nos jours, on ne trouve plus guère d'analyses aussi approfondies des traductions (sauf dans le cadre des cours de traductologie, bien sûr), et il est assez fréquent que, dans les recensions, le traducteur soit mentionné presque après coup – comme si l'ouvrage s'était en quelque sorte traduit tout seul, dans une forme de solennelle et mystérieuse parthénogénèse.

Cependant il y a aussi eu des changements positifs. Au cours des vingt dernières années, inscrire le nom du traducteur sur la couverture est devenu la norme. Et comme ce pays vénère les livres – du moins en théorie –, être présenté comme traducteur littéraire tend à susciter le respect et une forme d'admiration dans tous les

milieux. Cela étant, la rémunération est largement à la traîne des salaires et du coût de la vie, ce qui fournit peut-être une évaluation plus réaliste du véritable statut des traducteurs aux yeux de la « société » en général.

Quel a été l'effet des tendances nationalistes sur la langue slovène pendant et après les guerres balkaniques ? Cela affecte-t-il votre travail de traductrice ?

La langue slovène en Slovénie même (par opposition à son usage déjà réduit dans diverses institutions fédérales, telles que l'armée) n'a jamais été directement menacée. Elle ne pouvait pas l'être – après tout, c'est une langue distincte depuis le Xe siècle au moins (époque à laquelle a été rédigé le plus ancien document écrit en slovène qu'on ait conservé, les Manuscrits de Freising) et elle a survécu un millier d'années sous des entités politiques multilingues.

Ce qui a été attaqué, en revanche, c'est la cohésion de la « mémoire » culturelle – en fait, l'identité culturelle même – de la nation. En 1983, il a été proposé que les programmes scolaires en ex-Yougoslavie utilisent un « modèle » de base commun dans lequel la quantité d'informations attribuée à l'histoire et à la culture de chacune des (six) républiques fédérales soit calculée sur le *pourcentage* que représentaient leurs populations en Yougoslavie. (N. B. La Yougoslavie comptait vingt millions d'habitants, la Slovénie, deux millions.) Cela signifiait que des personnages et des événements importants, essentiels à la culture spécifique de certaines des nations constituant le pays commun, seraient rayés, effacés de

la mémoire des générations futures. Cette proposition a été une puissante incitation à la révolte (et pas seulement en Slovénie), ce qui a conduit tout droit à l'idée d'une indépendance politique complète, réalisée huit ans plus tard.

Un jour, vous avez dit que les mots étaient « à la fois une prison et un espace de liberté ». Pourriez-vous expliquer ce que vous entendez par là?

Par « prison », j'entendais le fait que les êtres humains paraissent incapables de penser ce qui n'est pas formulé – réalité qui semble curieusement négligée ou mal comprise dans la vie quotidienne. Wittgenstein l'a dit il y a exactement un siècle : « Les frontières de mon langage sont les frontières de mon monde³. »

Ce n'est pas une simple question de sémantique, de compréhension individuelle des expressions – il s'agit des concepts mêmes du monde, et de notre « réalité ». Les mots sont l'instrument de la raison ; mais la raison n'est pas l'unique mode de cognition que nous ayons ni le plus vrai.

C'est en réarrangeant les mots de manière créative – à cet égard, il n'y a pas mieux que la poésie – que nous pouvons commencer à ouvrir des « fissures » dans les murs de brique de nos réalités. En ce sens, les mots sont un espace de (relative) liberté.

Et, bien sûr, les mots peuvent être un puissant moyen de libérer certaines émotions qui pèsent des tonnes – telle l'intense gratitude. Ou la joie. Ou les scories brûlantes de la colère. Des émotions qui ont besoin d'être formulées pour ne plus

fonctionner en circuit fermé et, peut-être, produire des fruits. La tristesse, en revanche, peut être profondément silencieuse, bien au-delà des mots.

Comment voyez-vous la relation entre l'œuvre originale et sa traduction?

Je souscris à l'école de pensée selon laquelle une traduction se doit d'être aussi fidèle que possible à l'original – jusque dans ses défauts stylistiques. À mon sens, ce n'est pas le rôle du traducteur de se comporter en « éditeur » du texte premier – et assurément pas sans le consentement explicite et spécifique de l'auteur.

« Je suis particulièrement opposée au fait de lisser les bizarreries stylistiques de l'original »

Parfois, un texte peut être facilement amélioré, devenant ainsi meilleur que l'original en tant que texte, mais ce ne sera pas une bonne traduction. Et inversement, une bonne *traduction* d'un original médiocre donnera inévitablement un texte lui-même médiocre. Je suis particulièrement opposée au fait de

³ *Tractatus logico-philosophicus*, trad. G.-G. Granger, Paris, Gallimard, 1993, 5.6. [NdT]

« lisser » les bizarreries stylistiques de l'original, de le simplifier – ce qui équivaut à le vider de sa substance – pour le rendre « plus lisible ».

Je pense qu'on devrait s'efforcer de rendre le texte exactement aussi « lisible » qu'il était censé l'être à l'origine. Je crois que même les erreurs de l'auteur (je ne parle évidemment pas des coquilles) devraient être examinées avec une grande attention – et respectées, à moins qu'elles soient de nature à porter sérieusement atteinte à l'intégrité et à la crédibilité de l'œuvre. Je sais que beaucoup de gens sont contre les notes de bas de page, mais une note explicative discrète peut être préférable – plus juste à l'égard de l'auteur comme du lecteur – au fait de sur-éditer le texte.

« **La présence, et la conscience, de la diversité linguistique en elle-même finissent par produire une certaine dose de tolérance** »

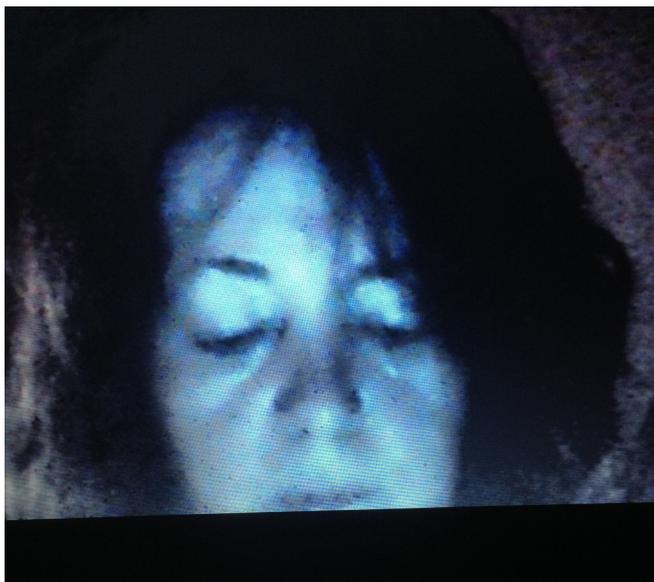
Vous avez grandi avec beaucoup de langues, le slovène, le monténégrin-serbe, l'espagnol, entre autres.

La diversité linguistique est-elle importante et pensez-vous qu'il faudrait stimuler, protéger les « petites langues » ?

J'ai été élevée bilingue dès la naissance et le fait de grandir en Amérique du Sud à partir de l'âge de 5 ans m'a également donné l'espagnol. Mon intérêt pour la traduction s'est éveillé à compter de ce moment (sans doute parce que ma mère insistait patiemment, avec le sourire, pour que je répète en slovène chaque phrase que je babillais en espagnol). Anecdote curieuse et révélatrice (quoique je ne sache toujours pas très bien de quoi elle est révélatrice) : vers 8 ans, j'ai écrit une nouvelle mettant en scène une petite fille, je l'ai illustrée, puis j'ai cousu les pages pour en faire un vrai petit « livre » – mais sur la couverture, je me suis identifiée comme traductrice. Je me souviens de ce que je ressentais : d'une certaine manière, il me paraissait plus « chic » d'être *traductrice*. Très étrange. À 14 ans, j'ai fait ma première traduction (que je n'ai évidemment jamais proposée à un éditeur). J'avais traduit en espagnol un poème de Srečko Kosovel, formidable poète slovène.

D'autres langues ont suivi, ce qui est sans doute normal en pareilles circonstances. Et, bien sûr, comme je vis en Slovénie (qui a deux autres langues officielles, l'italien et le hongrois), non loin de pays où l'on parle d'autres langues, je n'ai connu que la diversité linguistique.

C'est évidemment vrai pour de nombreuses communautés européennes



Vesna Velkovich Bukilica est historienne de l'art, avec un intérêt particulier pour l'art des débuts du Moyen Âge et l'art conceptuel. Elle a également fait beaucoup de journalisme. Depuis la fin des années quatre-vingt, elle a traduit une cinquantaine de livres, essentiellement de fiction. Elle aime aussi le sous-titrage : « Les contraintes techniques – de temps et d'espace – aident à resserrer la formulation, nous forçant à transmettre à la fois le sens et le ton le plus succinctement possible. »

Vesna Velkovich Bukilica
Photo : collection privée

– et c'est l'un des atouts les plus précieux que nous ayons, nous les Européens. Il n'est pas nécessaire de vraiment parler ces autres langues : la présence, et la conscience, de la diversité linguistique en elle-même finissent par produire une certaine dose de tolérance, bien au-delà des gesticulations politiques. Cela amène aussi une compréhension plus profonde de nous-mêmes et de notre propre langue.

Les langues exposées à l'influence surdimensionnée de langues culturellement plus dominantes devraient être protégées, sans aucun doute – mais au sens où on leur permet de continuer à exister en tant qu'organismes vivants, en état de marche, et non comme du folklore de « musée » qu'on ressort pour des occasions spéciales, à titre de symbole politique d'une diversité (éventuellement) fictive.

La langue, toute langue naturelle, est sans doute le seul lien direct et vivant avec l'histoire de l'environnement et de

la communauté dont elle est issue. C'est pourquoi je suis également pour qu'on encourage les dialectes, par exemple.

En quoi votre expérience du multilinguisme influence-t-elle la façon dont vous voyez votre métier de traductrice littéraire ?

Pour des raisons personnelles compliquées, il m'arrive souvent de regretter d'avoir choisi cette voie. Cela étant, je suis tout à fait consciente qu'il n'existe sans doute aucune autre profession qui aurait pu à ce point m'aider à me développer – dans toutes les directions, y compris la plus importante : vers ce qui constitue mon essence même. Quels que soient mes regrets, c'est pour une part non négligeable ce métier, justement, qui m'a forcée à aller au-delà de moi-même dans des directions inattendues, qui a approfondi et élargi ma capacité de réflexion. En d'autres termes, il n'y a rien à regretter, vraiment. Pas même ce regret-là.

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner

Préserver le patrimoine littéraire multilingue de l'Europe

Conclusions du rapport de l'UE
« *Translators on the Cover* »
(Les traducteurs en couverture)

Juliane Wammen

Publié en anglais le 31 janvier 2022, le rapport *Translators on the Cover – Multilingualism & Translation* est actuellement en cours de traduction vers les 24 langues officielles de l'UE. Il a été préparé par le groupe de la Méthode ouverte de coopération (MOC) « Multilinguisme et traduction » dans le cadre du Plan de Travail européen pour la Culture 2019-2022. Les travaux se sont déroulés entre l'été 2020 et janvier 2022. Ce groupe MOC était composé d'experts en multilinguisme et en traduction issus de 20 pays de

l'UE ainsi que de la Norvège, de la Suisse et de l'Islande. La majorité des participants étaient des agences littéraires nationales, des organismes de financement et des représentants des ministères nationaux de la Culture, mais le groupe comprenait également quatre traducteurs littéraires professionnels et un éditeur. L'autrice du présent article représentait le Danemark, à la fois en tant que présidente de l'Association des traducteurs littéraires du Danemark et, surtout, en tant que traductrice littéraire depuis quinze ans.

« Unis dans la diversité », telle est la **devise officielle de l'Union européenne**. Or, une très grande partie de cette diversité réside dans les nombreuses langues parlées et écrites au sein de l'Union. Principaux praticiens en ce domaine, les traducteurs (littéraires) sont ainsi amenés à défendre cette diversité de manière concrète. De nos jours, cependant, on constate un déclin général de la diffusion concernant la littérature traduite des langues dites « petites ». Pour contrer cette tendance et développer des solutions politiques viables, la Commission européenne a décidé de réunir **un groupe d'experts nationaux** afin de discuter et d'identifier les principaux problèmes faisant obstacle à cette diffusion littéraire en Europe et au-delà. L'idée sous-jacente est que le multilinguisme et la diversité culturelle doivent être considérés et utilisés comme une force, et non comme un handicap. Dans cette visée, la traduction et les traducteurs ont un rôle essentiel à jouer.

Le travail du groupe d'experts a débouché sur la rédaction du rapport *Translators on the Cover*, qui constitue la première étude exhaustive de ce domaine particulier à l'échelle européenne. Son introduction souligne l'importance de la traduction littéraire : « *La traduction joue un rôle stratégique dans le développement culturel de l'Europe. Elle permet la transmission des idées, des connaissances et des expressions culturelles entre différentes langues et cultures, et contribue ainsi à une meilleure connaissance partagée par les citoyens européens de leur histoire, de leurs créations et de leurs préoccupations communes.* » [p. 15]

Le groupe de la MOC a donc eu bien du travail. Au milieu des restrictions et du

confinement dus au covid-19, les experts se sont réunis en ligne pendant près de 18 mois pour discuter des problèmes auxquels est confrontée la diffusion de la littérature traduite et afin de formuler des recommandations sur la manière de traiter ces problèmes de manière constructive. Ainsi, *Translators on the Cover* ne se contente pas de souligner les difficultés mais donne également des recommandations concrètes, fondées sur les connaissances pratiques des experts impliqués.

« Ceux qui défendent concrètement cette diversité sont les traducteurs (littéraires) »

Trois questions principales

Après des discussions liminaires au sein du groupe, trois principaux domaines d'intérêt ont émergé. En conséquence, trois sous-groupes furent créés, chacun s'intéressant à l'un des principaux problèmes impactant actuellement la diffusion de la littérature traduite en Europe : l'enseignement des langues, les conditions de travail des traducteurs littéraires et le financement de la traduction littéraire. Le raisonnement derrière cette répartition était, en résumé, le suivant : si personne

n'apprend les langues, personne ne sera capable de traduire ; si les conditions de travail des traducteurs se détériorent, personne ne voudra devenir traducteur ; et si le financement de la traduction littéraire n'est pas facilement accessible, personne ne pourra publier d'autres traductions que celles de best-sellers.

« **Le problème le plus urgent pour la plupart des traducteurs littéraires est la question de la rémunération équitable** »

Dans le domaine de l'éducation, il apparaît que de moins en moins d'étudiants au niveau universitaire étudient d'autres langues que l'anglais. Lorsqu'un éditeur européen décide de publier un livre traduit vers ou à partir de « petites » langues, il lui devient donc de plus en plus difficile de trouver des traducteurs qualifiés. Les recommandations dans ce domaine portent principalement sur l'amélioration des possibilités de mobilité des étudiants, sur le renforcement de la coopération entre les éditeurs et les établissements d'enseignement, et sur l'augmentation de l'apprentissage par tutorat, qui

pourrait contribuer à combler le fossé entre la formation officielle et le réel fonctionnement professionnel.

L'autre grande question – et probablement la plus immédiatement intéressante pour les éditeurs qui liront le rapport – concerne le financement. En l'état actuel des choses, les mécanismes du marché mondial du livre favorisent les best-sellers et les auteurs de langue anglaise. Ainsi, les éditeurs estiment généralement qu'ils prendraient un risque considérable en traduisant à partir d'autres langues. C'est pourquoi il est nécessaire, au niveau tant européen que national, de proposer davantage de financements et d'améliorer leur accessibilité. En outre, si l'on compare la littérature à une autre forme d'art très en vue, bénéficiant d'un soutien substantiel – à savoir le cinéma –, la traduction en tant que travail individuel est relativement bon marché. Par conséquent, l'UE et les institutions culturelles nationales et régionales pourraient obtenir un bon « retour sur investissement » en la soutenant encore davantage.

Partage de l'information

Bien qu'un financement plus important soit certainement nécessaire, les travaux sur le rapport ont montré que le partage d'informations et le fait de savoir comment entrer en contact avec les personnes appropriées sont quelques-unes des clés pour améliorer les conditions de travail des traducteurs. Outre le corps principal du texte qui traite des trois questions mentionnées plus haut, ce rapport contient également un certain nombre d'annexes présentant des liens utiles vers, entre autres, des « Opportunités de formation continue »,

des associations de traducteurs et des bases de données de traducteurs, des centres de coopération régionale et des possibilités de financement pour la traduction littéraire en Europe.

Les éditeurs trouveront bénéfique à pouvoir accéder facilement à des informations sur les programmes de financement et sur les traducteurs qualifiés possédant les compétences linguistiques spécifiques dont ils ont besoin. Les traducteurs, quant à eux, doivent pouvoir partager entre eux des informations sur la rémunération, les droits des traducteurs et la disponibilité de financements et de subventions individuels. Ce point est directement lié à la troisième question, à savoir les conditions de travail des traducteurs en Europe de nos jours.

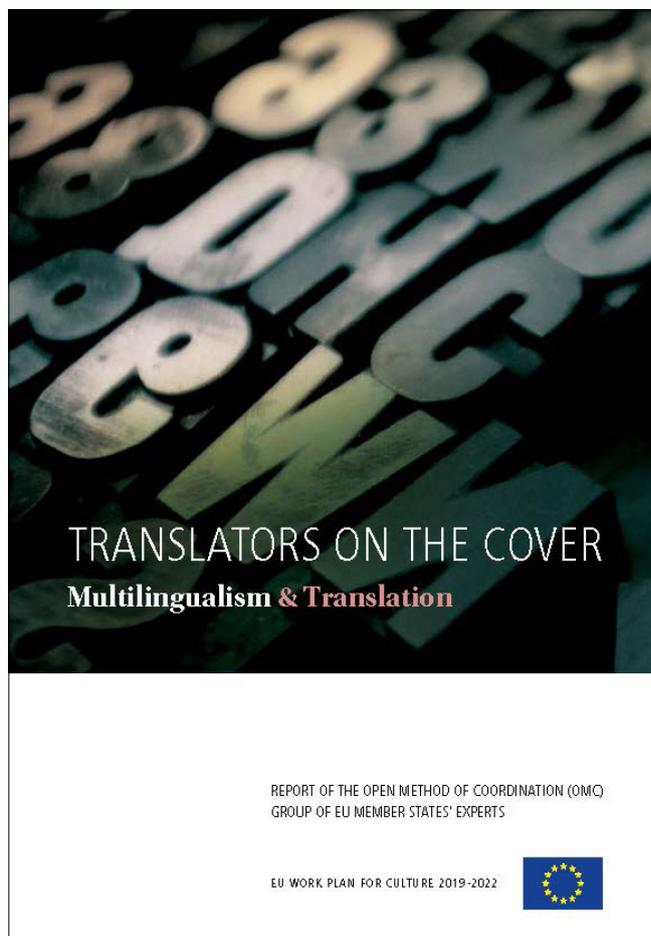
L'une des recommandations clés concernant ces conditions de travail consiste en la mise en œuvre effective de la [directive DSM](#), qui traite notamment de rémunération équitable et de transparence. Cela peut sembler évident, mais de nombreux problèmes sur son application sont signalés, par exemple [en Autriche](#). En outre, l'obtention d'exceptions légitimes aux restrictions du droit européen de la concurrence et la possibilité pour les traducteurs et leurs associations de s'engager dans des négociations collectives aideraient considérablement les traducteurs à améliorer leurs situations.

Le problème de la rémunération

Bien entendu, le problème le plus urgent pour la plupart des traducteurs littéraires – et probablement la seule chose qui rendrait plus attrayant le fait d'épouser cette profession et de

la conserver plus longtemps – est la question de la rémunération équitable. Une meilleure rétribution pour ce travail hautement qualifié permettrait d'attirer les étudiants vers les professions linguistiques. Et il est également évident que, dans l'organisation actuelle du marché du livre, les éditeurs seraient davantage incités à rémunérer équitablement leurs traducteurs si les financements étaient plus abondants.

Pour illustrer ces difficultés très concrètes de rémunération, le rapport cite des exemples relevés en Autriche, au Danemark et en Espagne, en comparant les revenus moyens d'un traducteur littéraire à ceux du reste de la population active dans chacun de ses pays. En raison des différences encore relativement importantes entre les niveaux de revenus,



les systèmes de sécurité sociale, les systèmes de DPP [droit de prêt public], le coût de la vie, etc., il est bien sûr difficile de mesurer les conditions d'un traducteur par rapport à celles d'un autre. Toutefois, deux enquêtes du CEATL datant de 2008 et de 2020, permettent d'appuyer les conclusions du rapport par des statistiques réelles. Or, l'examen de l'évolution du niveau de rémunération au cours des 12 années séparant les deux enquêtes n'est pas encourageant : dans une majorité de pays, il est exactement le même ou à peine plus élevé qu'il y a 12 ans – alors que partout le coût de la vie a considérablement augmenté.

Quelle suite ?

Ce qui est encourageant, en revanche, c'est que plusieurs pays de l'UE, ainsi que la Commission européenne elle-même, s'emploient activement à assouplir les restrictions du droit de la concurrence. Les experts réunis – dont la plupart n'étaient pas eux-mêmes des traducteurs littéraires en exercice – se sont largement accordés sur la nécessité de soutenir davantage les associations de traducteurs littéraires, notamment les organismes-cadres travaillant au niveau européen tels que le CEATL, l'AVTE, la Convention européenne du théâtre et d'autres organismes similaires. Ce soutien est essentiel pour faire face aux puissantes organisations défendant les intérêts des éditeurs et des libraires. Les associations de traducteurs et leurs fédérations sont les mieux placées pour échanger des informations sur les droits et les tarifs, donner des conseils

(juridiques) pertinents pour répondre aux arguments des éditeurs et soutenir une communauté de professionnels qualifiés. De la même façon que les éditeurs ont besoin de meilleurs systèmes de financement, les traducteurs eux-mêmes doivent renforcer leur position dans les négociations.

En résumé, après avoir travaillé sur ce rapport, il me semble clair que les questions que je soupçonnais délicates – à savoir l'enseignement des langues, la rémunération, la diffusion de l'information et la situation contractuelle en termes très généraux – posent en effet problème et constituent des obstacles majeurs au maintien de la diversité de la littérature traduite en Europe. D'un autre côté, il est tout aussi évident que des mesures peuvent être prises – et le sont déjà – pour améliorer la situation, à court et surtout à long terme.

Ainsi, j'espère – comme sans doute les nombreuses autres personnes qui ont travaillé sur ce rapport – qu'il sera lu dans un esprit d'ouverture et de coopération par les décideurs politiques et tous les responsables concernés. Beaucoup sont profondément intéressés par le maintien et le développement du patrimoine littéraire multilingue de l'Europe. Les recommandations de ce rapport pourraient bien leur offrir la manière d'y parvenir.

Traduit de l'anglais par Olivier Lebleu

Traducteurs pris entre plusieurs feux

Comment aider nos collègues d'Ukraine ?

Hanneke van der Heijden

Parmi tous ceux qui subissent les effets de la guerre en Ukraine, il y a de nombreux traducteurs. En tant que collègues, nous souhaitons savoir concrètement quelle est leur situation et, si possible, les aider. *Contrepoint* était présent au sommet annuel du CEATL, qui s'est tenu du 18 au 21 mai à Sofia. Trois collègues ukrainiens y avaient été invités à parler du sort dramatique des traducteurs de leur pays.

En direct de l'Ukraine

Le poète, essayiste et traducteur Ostap Slyvynsky, vice-président du PEN Club ukrainien, et Natalia Pavliuk, présidente de l'Association des traducteurs et des interprètes d'Ukraine, l'[UATI](#), nous ont rejoints par Zoom. La traductrice ukrainienne Oksana Stoianova, réfugiée en Bulgarie, était présente à Sofia. Ils nous ont livré une description impressionnante et émouvante de la situation.

Ainsi que Slyvynsky l'a rapporté depuis Lviv, la plupart des éditeurs ukrainiens ont suspendu leur activité. Ceux qui annoncent tout de même des parutions ne sont guère en mesure de publier quoi que ce soit, une grande imprimerie ayant été détruite et les matériaux

essentiels tels que le papier faisant défaut pour des raisons de logistique.

Indépendamment des multiples épreuves auxquelles tout le monde est confronté, les difficultés des éditeurs placent les traducteurs d'édition dans une situation financière très délicate. C'est particulièrement vrai pour ceux qui n'ont pas d'autres sources de revenus.

Comment les aider ?

Nos trois collègues ont suggéré différents moyens d'aider les traducteurs ukrainiens.

S'informer

Le [PEN Club ukrainien](#) a créé en anglais un site internet très documenté, qui propose un grand nombre d'informations sur la situation actuelle en Ukraine. Parmi les multiples sources, une série d'entretiens sur Zoom baptisée « Dialogues sur la guerre ». Dans chaque épisode, des intellectuels ukrainiens et étrangers (dont Olga Tokarczuk et Margaret Atwood) parlent de l'expérience de la guerre et partagent leurs observations. Ces entretiens sont consultables sur le site du [PEN Club ukrainien](#) et sur Facebook.

Traduire des livres et informer

Le site comporte aussi [une liste](#)

d'ouvrages récents d'auteurs ukrainiens accompagnée d'informations utiles : ouvrages de non-fiction, romans, mémoires, pièces de théâtre et livres pour la jeunesse. Les rendre disponibles dans d'autres langues pourrait contribuer à mieux faire comprendre la situation.

Du travail pour les traducteurs ukrainiens

Comme l'ont souligné nos trois collègues, la meilleure façon de soutenir les traducteurs privés de travail et/ou qui ont dû fuir leur pays est de leur proposer des traductions. Les associations de traducteurs ou les personnes individuelles pouvant les aider à cet égard en dehors de l'Ukraine trouveront leurs noms et leurs coordonnées dans cette [base de données](#).

Par ailleurs, nos interlocuteurs ont suggéré que les associations européennes de traducteurs se manifestent auprès des traducteurs ukrainiens à la fois pour les aider à trouver du travail et à rencontrer des membres du même milieu professionnel. On trouvera un exemple de la manière de procéder sur le site de l'association des traducteurs polonais, la [STL](#). On peut également s'adresser directement au PEN Club ukrainien ou à l'UATI, qui s'efforceront d'établir le contact avec les traducteurs réfugiés dans d'autres pays.

Donner

Le PEN Club ukrainien a ouvert avec les PEN Club biélorusse et polonais et l'Open Culture Foundation [un compte spécial](#) afin d'aider la communauté des créateurs ukrainiens ainsi que leurs familles (faire défiler pour arriver sur la version anglaise).

À l'initiative de l'[Institut ukrainien du livre](#) et de la [Fédération européenne des éditeurs](#), des livres pour enfants et

pour jeunes adultes seront traduits en ukrainien et distribués gratuitement aux enfants des familles réfugiées. Pour plus d'informations, [cliquez ici](#).

L'UATI (Association des traducteurs littéraires d'Ukraine - a également mis en place un [fonds de soutien](#) aux traducteurs et interprètes ukrainiens.

Continuer à faire circuler la littérature

Dans ce contexte, on mentionnera aussi [#FreeAllWords](#), le projet du Conseil des écrivains européens (EWC) de faire traduire des textes d'écrivains ukrainiens, biélorusses et d'opposants russes à la guerre dans le plus grand nombre de langues européennes possible et de diffuser leurs œuvres, leurs opinions et leurs témoignages. Ce projet a été lancé à l'initiative de l'Association des autrices et auteurs de Suisse A*dS, de l'association norvégienne Forfatterforbundet et de l'Union des écrivains biélorusses. Le CEATL en est partenaire.

Une campagne de *seed funding* lancée par les fondations Landis+Gyr et Sophie et Karl Binding, toutes deux situées en Suisse, et par la fondation Fritt Ord en Norvège a permis de rassembler 44 000 €. L'objectif est de publier de courts textes, des interviews, des rapports, des essais et des poèmes d'auteurs biélorusses, ukrainiens, et d'écrivains russes opposés à Poutine dans des langues européennes et, au-delà, du monde entier et de les diffuser par de multiples canaux, numériques et autres. Les premiers textes et premières traductions de trente auteurs devraient être publiés dans trente et un pays dans le courant des mois de juin et juillet 2022.

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner

La clic-liste du CEATL

Liens vers le monde de la traduction



Une pétition des traducteurs russes
Peu après l'offensive russe en Ukraine en février dernier, un groupe de traducteurs russes a publié une lettre ouverte accompagnée d'une pétition condamnant fermement l'agression. Ils y expriment leur soutien à leurs collègues ukrainiens ainsi qu'à tous ceux qui subissent les effets de cette guerre. Ils plaident également pour qu'on ne ferme pas la porte à la littérature et à la culture russes et soulignent que, dans ce secteur, nombreux sont ceux qui désapprouvent la politique du gouvernement russe. En leur qualité de traducteurs, affirment-ils, ils sont particulièrement bien placés pour savoir que les échanges dans le domaine de la littérature, de l'art et des idées – sans même parler de l'information – sont indispensables à un pays pour pouvoir entrer en relation avec le reste du monde.

La pétition a été publiée en russe sur change.org et signée par 26 traducteurs.

Le 1er mars, elle a été traduite en anglais par Thomas H. Campbell et republiée sur [The Russian Reader](https://www.russianreader.com). Début juin 2022, elle comptait plus de 2 200 signatures.

Sous-titres humains et non humains

Le développement mondial des services de streaming a placé le secteur du sous-titrage sous les feux de l'actualité. Deux sujets importants font actuellement l'objet de discussions : les conditions de travail notoirement insuffisantes des sous-titres humains et les évolutions de la technologie en ce domaine.

Doğa Uludağ, sous-titreuse de longue date de l'anglais vers le turc de séries comme *The Crown*, *The Haunting* ou *Squid Game*, le dit très clairement, les conditions de travail des sous-titres sont inacceptables. Un des principaux problèmes réside dans l'externalisation : « Les chaînes de télévision, les studios de cinéma et les géants du streaming se tournent vers des fournisseurs extérieurs de sous-titrage au lieu de faire travailler des sous-titres maison. Netflix, par exemple, a abandonné Hermes, son programme de sous-titrage en interne, un an après son lancement en 2017. Résultat : si les dirigeants y trouvent leur compte, les derniers servis – les sous-titres – ne récoltent que les miettes. »

De son côté, Seyma Albarino explique dans un [article](#) publié dans *Slator*, revue consacrée aux industries de la langue, que l'énorme demande en sous-titrage a servi d'impulsion à un développement technologique plus poussé en la matière. De nouvelles technologies sont « conçues autour des sous-titres humains, dans le but d'augmenter leur efficacité et leur rapidité ». Albarino renvoie à d'autres articles intéressants de *Slator* sur l'évolution des outils de sous-titrage.

Les pratiques des géants du streaming adeptes de l'externalisation et hostiles aux principes de la juste rémunération ainsi que l'augmentation des investissements dans la technologie du sous-titrage pourraient entraîner de grands changements dans ce secteur d'activité.



Frank Wynne
Photo : Nick Bradshaw

La Booker Foundation prône l'octroi de royalties aux traducteurs

[Frank Wynne](#), premier traducteur à présider le jury de l'[International Booker Prize](#), a proposé que tous les éditeurs versent aux traducteurs des royalties sur la vente de leurs ouvrages. Bien que certains pays européens le fassent déjà, le fait qu'un traducteur détienne les droits de ses traductions ne lui garantit pas de toucher des revenus sur ses ouvrages, notamment s'ils sont adaptés pour le théâtre, le cinéma ou sous la forme d'œuvres dérivées.

Il n'y a rien de surprenant à ce que la Booker Foundation ait soutenu la proposition de Wynne. Pour elle, en effet, l'auteur et le traducteur doivent partager les honneurs et les gains lorsqu'un ouvrage est primé. Son communiqué de presse incluait la [recommandation formulée par le CEATL](#), à savoir que « les traducteurs [aient] leur part des gains générés par la vente des livres qu'ils ont traduits ».



*Photo : Khashayar Kouchpeydeh
Unsplash*

L'Union européenne a financé des recherches sur le sujet « Traduction littéraire : homme vs machine »

Le projet de recherche CREAMT financé dans le cadre du programme [Horizon Europe 2022](#) a utilisé une approche interdisciplinaire pour évaluer les différences entre des textes traduits par ordinateur, des textes traduits par ordinateur et postédités, et des textes traduits par des traducteurs humains. Le texte choisi était une nouvelle de Kurt Vonnegut, traduite de l'anglais vers le catalan et le néerlandais.

L'étude avait pour objectif d'explorer la créativité et, à cet égard, c'est la traduction effectuée par un traducteur humain qui l'a emporté. Les traducteurs professionnels participant à cette étude ont jugé leur tâche de post-édition très limitée par le texte traduit automatiquement qu'on leur avait confié, dans la mesure où ils ne pouvaient pas introduire leurs propres mécanismes pour effectuer des changements.

Traduit de l'anglais par Corinna Gepner

Mentions légales

Contrepoint. La revue européenne des traducteurs littéraires du CEATL est une publication en ligne du Conseil européen des associations de traducteurs littéraires (CEATL) qui compte deux numéros par an en anglais et en français.



ISSN: 2708-4426

Comité de rédaction :

Hanneke van der Heijden
Anne Larchet
Juliane Wammen

Coordination de l'édition en français :

Valérie Le Plouhinec

Lecture-corrrection en anglais :

Annette Schiller

Lecture-corrrection en français :

Valérie Le Plouhinec

Mise en page :

Róisín Ryan
roryan.com

Webmestre :

David Kiš

Distribution :

Valérie Le Plouhinec

Suggestions et commentaires peuvent être envoyés par courrier électronique à editors@ceatl.eu

Pour s'abonner, cliquer [ici](#)

Pour se désabonner, cliquer [ici](#)

Les opinions exprimées dans *Contrepoint* ne reflètent pas nécessairement la position officielle du CEATL. Le CEATL et la rédaction de *Contrepoint* n'assument aucune responsabilité pour les positions exprimées dans *Contrepoint*. La rédaction se réserve le droit d'éditer tout matériau qui lui serait proposé. Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays et soumis à autorisation écrite de la rédaction. Notre bonne foi ne s'accompagne d'aucune garantie tacite ou implicite.